

---

## Frontière italo-slovène et province de Trieste

Lecture d'un paysage monumental et mémoriel

*Italian-slovenian border and the province of Trieste: study of a monumental and memorial landscape*

Christophe Gauchon

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/1627>

DOI : 10.4000/gc.1627

ISSN : 2267-6759

### Éditeur

L'Harmattan

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

Pagination : 43-66

ISBN : 978-2-296-05468-4

ISSN : 1165-0354

### Référence électronique

Christophe Gauchon, « Frontière italo-slovène et province de Trieste », *Géographie et cultures* [En ligne], 63 | 2007, mis en ligne le 25 décembre 2012, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gc/1627> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.1627>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

---

# Frontière italo-slovène et province de Trieste

Lecture d'un paysage monumental et mémoriel

*Italian-slovenian border and the province of Trieste: study of a monumental and memorial landscape*

Christophe Gauchon

---

## NOTE DE L'AUTEUR

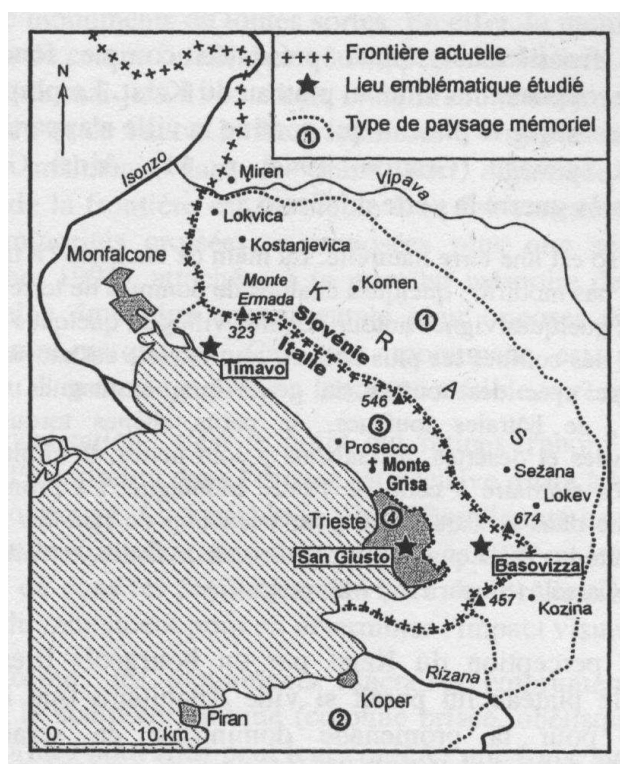
Remerciements à Andrej et Maja Kranjc et à Andrej Mihevc (Institut de recherches sur le Karst à Postojna), Mélanie Duval, Stéphane Jaillet et Roland Vibert (Université de Savoie), Aleksej Kalc (Université du littoral à Koper), Carlo Grgic et sa fille (Union pour la coordination des villages du Karst) et Maria Luisa Slataper (Association nationale des familles des victimes de guerre).

- 1 La frontière autour de Trieste est de celles qui ont fait couler le plus d'encre tout au long du XX<sup>e</sup> siècle et au-delà : frontière austro-italienne d'abord, italo-yougoslave ensuite, italo-slovène aujourd'hui, elle a intéressé les historiens autant que les juristes, les géographes autant que les ethnologues (Guichonnet et Raffestin, 1974, p. 166-179). Sujet polémique s'il en est, son tracé a fait l'objet de multiples argumentations et contre-argumentations, et la bibliographie sur le sujet est surabondante, mêlant souvent l'étude scientifique et la propagande<sup>1</sup>.
- 2 En 1947, la création du Territoire libre de Trieste (TLT), partagé en une zone A, administrée par l'Italie et une zone B, administrée par la Yougoslavie, préfigure le futur tracé de la frontière (Figure 1). En octobre 1954, à l'issue d'une période très tendue, le mémorandum de Londres consacre la dissolution de fait du TLT, la zone A passe sous administration directe de l'Italie et la zone B sous administration yougoslave (elle sera bientôt partagée entre les républiques fédérées de Slovénie et de Croatie). Ce règlement de 1954 sera officialisé plus de 20 ans après, lorsque, le 1<sup>er</sup> octobre 1975, l'Italie et la

Yougoslavie signeront le traité d'Osimo qui met fin aux soubresauts de l'après-guerre. En 1991, la Slovénie, en tant qu'État successeur de la Yougoslavie, hérite des frontières fixées par le traité d'Osimo, avec toutes les garanties et les obligations issues du traité.

- 3 De fait, le tracé est donc resté inchangé depuis 1947 (Figure 1), mais le statut de cette frontière, et donc sa signification, ont profondément évolué depuis cette date, ne serait-ce que du fait du contexte international autour de quelques dates charnières : la rupture russo-yougoslave en 1949, le règlement du conflit en 1975, l'indépendance slovène en 1991, l'entrée de la Slovénie dans l'Union européenne en 2004...
- 4 Notre propos est d'étudier la frontière comme une modalité de marquage de l'espace en interaction avec d'autres marqueurs qui la confirment, la contestent, ou la démarquent et particulièrement le marquage mémoriel dans un contexte qui est resté conflictuel sur les plans culturel et politique ; les multiples monuments présents dans la province de Trieste et dans les communes slovènes voisines (du nord au sud : Miren-Kostanjevica, Komen, Sežana, Lokev, Hrpelje-Kozina, Koper, Izola et Piran) constituent un riche corpus sur lequel nous nous sommes appuyés pour essayer de décoder ce paysage mémoriel<sup>2</sup>.

Figure 1 : La frontière italo-slovène : carte de localisation des trois lieux emblématiques étudiés et des quatre paysages mémoriels et monumentaux



Christophe Gauchon

## L'entrée monumentale

- 5 Dans l'ouvrage le plus pénétrant qui ait été publié sur Trieste, Angelo Ara et Claudio Magris (1991) se sont appuyés sur une fine connaissance de la littérature triestine pour démontrer combien « l'identité de frontière » caractérisait cette ville. Plus récemment,

Gilbert Bosetti est revenu sur cette ligne de fracture Trieste-Dubrovnik qui n'a cessé de se réarticuler tout au long de l'histoire (2006). Cette peur primitive ressentie par les Italiens et par les Autrichiens face au monde slave se conjuguait après 1945 avec la peur du communisme puis, après 1991, avec la crainte née de la désagrégation tragique de l'ex-Yougoslavie et de ses possibles impacts.

- 6 Cette frontière est ainsi présentée comme fondamentalement dissymétrique, opposant la ville au plateau du Karst. La plupart des auteurs conviennent aussi que le plateau qui domine la ville n'appartient à personne tant il paraît sauvage (Gratton, 1946, p. 11). Ainsi Giani Stuparich déplorait-il après guerre la perte du Carso :

« Le Carso est une terre naturelle. La main de l'homme l'a très peu ou presque pas modifié : quelques champs de pommes de terre, quelques vergers, quelques vignes autour de rares villages, quelques églises au sommet des collines les plus douces, tout le reste est sauvage, landes de pierre avec des touffes de genévriers, montagnes vêtues de pinèdes, de hêtraies touffues, de petits chênes tordus, vallées silencieuses et désertes, les saisons y sont nettes, le climat rude, la flore très similaire à celle de l'autre montagne. La promenade du dimanche dans le Carso était pour beaucoup de familles de Trieste une habitude. Trois quarts d'heure d'escalade facile, et voilà, on était dans le Carso. » (Stuparich, 1948, p. 41-42).

- 7 Cette perception du Karst par un bourgeois triestin libéral est instructive : le plateau lui paraît si vide d'habitants que les urbains qui l'investissent pour la promenade dominicale en seraient les seuls occupants ! C'est dans ce déficit d'appropriation supposé qu'il faut trouver la fonction principale des monuments que nous nous proposons d'étudier : leur finalité est de contrer, à la fois sur le plan matériel par leur présence réelle et sur le plan symbolique par la signification dont ils sont porteurs, cette absence supposée d'appropriation de l'espace ; et d'inscrire dans le paysage et si possible dans le temps long la marque indiscutable de l'appartenance à un territoire de référence. Plus l'espace est disputé, plus la charge monumentale est affirmée pour légitimer la prise de possession. Les monuments témoignent du contexte spatial et temporel dans lequel ils ont été érigés et dans lequel ils se sont maintenus. Ainsi que l'exprime avec beaucoup d'acuité G. Voghera, « la thèse italienne était que, le Territoire libre de Trieste n'ayant pas d'existence réelle, la souveraineté italienne continuait à s'étendre aux deux zones, tandis que la thèse yougoslave maintenait que l'entrée en vigueur du traité de 1947 avait mis fin à la souveraineté italienne sur les deux zones » (1989, p. 68). Cette prégnance de la frontière se retrouve aussi du côté slovène ; un géographe ne qualifiait-il pas encore récemment la Slovénie de « pays-frontière » (Bufon, 2002) ? Autour de Trieste, le poids de la violence et des incertitudes, le fait que le règlement diplomatique ait à ce point traîné en longueur, l'impression que les règlements n'étaient jamais définitifs et que la situation pouvait toujours être remise en cause... sont autant de facteurs qui peuvent expliquer l'abondance de monuments de toutes sortes. En effet, la monumentalisation est à la hauteur de ce que furent d'un côté la peur des Italiens de Trieste lors des « 40 jours » de mai-juin 1945 où ils craignirent vraiment l'annexion par la Yougoslavie ; et de l'autre la frustration des Yougoslaves-Slovènes qui ne purent se maintenir dans le grand port adriatique. De plus la configuration de la frontière est favorable à ce foisonnement, avec la co-présence de minorités croisées, superposées plus que séparées par la frontière (Poche, 1993), attachées à la mise en mémoire de leur histoire, d'où une certaine émulation monumentale pour opposer aux marquages autant de contre-marquages. Car tout

monument est porteur d'une signification ou d'un message plus ou moins accessible, qu'expriment :

- Sa localisation : c'est le point qui retient d'abord l'attention du géographe car l'inscription dans l'espace est décisive quant à la signification conférée au monument. La variable la plus déterminante est la visibilité à différentes échelles : implantation dans un lieu passant ou isolé, sur un site visible de loin ou sous les feuillages d'un parc, la localisation se combine avec la forme du monument pour en déterminer l'impact visuel.
  - Sa forme : les monuments funéraires empruntent souvent au vocabulaire de la sculpture antique (colonne brisée, obélisque...), mais la recherche de formes nouvelles peut leur conférer une force supplémentaire. Dans plusieurs villages du Karst, les monuments aux Partisans sont constitués de dalles de calcaire dressées, naturellement sculptées par la dissolution.
  - Une ou plusieurs inscriptions : leur présence cherche surtout à éviter que la signification du monument ne soit équivoque ou incompréhensible. Très concises ou plus développées, explicites ou plus allusives, elles vieilliront plus ou moins bien et auront parfois besoin d'être complétées ou reformulées a posteriori pour conserver une certaine intelligibilité.
  - Sa date enfin : elle est souvent inscrite sur le monument même, mais ce n'est pas toujours le cas. Il importe toutefois de la connaître car le monument est indissolublement lié à la période où il fut érigé, et sa signification peut changer du tout au tout à quelques années d'intervalle. Dans les villages restés du côté italien de la frontière, un monument slovène érigé avant 1954 prend date sur le règlement à venir, le même monument après 1954 conteste le tracé issu du mémorandum de Londres.
- 8 Chaque monument demande donc un décodage dans lequel le temps et l'espace interfèrent sans cesse. En effet, les monuments sont marqués tout à la fois par une permanence qui est leur raison d'être, et par une histoire jalonnée de destructions ou d'ajouts, de profanations, de modifications de l'environnement ou de l'inscription du monument dans un ensemble plus large. La permanence et l'évolution du monument lui-même se combinent avec la pérennité et avec les changements qui affectent sa signification. Le monument permet aussi de dire ce qui est plus difficile à exprimer par le discours, mais la prudence s'impose : nous dit-il la même chose qu'il y a 50 ans ?
- 9 C'est sur ces bases et dans ce contexte particulier de la frontière italo-slovène que nous avons essayé de décoder un paysage monumental et mémoriel, tout en étant conscient que l'entrée par les monuments n'est pas exclusive d'autres approches, et que d'autres marquages de l'espace interagissent avec les monuments. Les panneaux indiquant les jumelages entre communes de part et d'autre des frontières, deux à deux (Monrupino-Logatec ou Savogna-Skofia Loka) ou trois à trois (Duino Aurisina-Buje-Illirska Bistrica), sont également significatifs et annonceurs d'une euro-région d'Istrie en préfiguration.

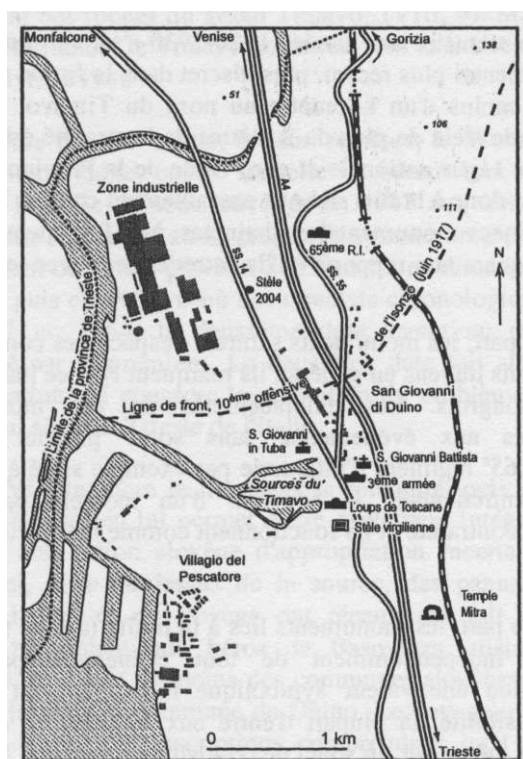
## Trois lieux emblématiques

- 10 Sans négliger les espaces situés du côté slovène de la frontière et sur lesquels nous reviendrons ensuite, trois lieux situés du côté italien nous ont semblé particulièrement riches de sens tant l'accumulation des monuments y était flagrante et appelait un décodage du paysage ainsi construit.

## Le Timavo ou le marquage de la limite (Figure 2)

- 11 Le Timavo, c'est d'abord le groupe de sources qui drainent tout le plateau du Karst, un site majeur dans la géographie et dans l'hydrographie de la région. Situées au pied de la retombée nord-ouest du plateau et à 1 kilomètre de la mer, les sources ont joué un grand rôle dans l'histoire du peuplement, comme en témoigne la grotte voisine dans laquelle fut retrouvé un autel à Mithra. Le Timavo commande aussi un point de passage quasi obligé entre le Monte Ermada et la mer, d'où la juxtaposition sur quelques centaines de mètres de largeur de la route d'État, de l'autoroute et de la voie ferrée qui relie Trieste à la plaine du Frioul. La perception du site du Timavo est étroitement associée à la notion de limite : c'est là que vinrent buter entre 1915 et 1917 les offensives italiennes qui ne purent jamais atteindre Trieste ; et c'est à quelques centaines de mètres au nord-ouest que passait la limite du Territoire libre de Trieste, devenue la limite de la province.

Figure 2 : Les sites et les monuments du Timavo



Christophe Gauchon

- 12 Ce lieu ardemment disputé apparaît aujourd'hui densément monumentalisé : dominant des deux côtés de la route l'arc de triomphe à la troisième armée italienne (sans date), la grande stèle portant deux vers de Virgile, la silhouette agressive des Loups de Toscane et différents monuments régimentaires. Tous ne sont pas d'une lecture très facile : par exemple, il faut connaître l'histoire et le folklore militaires italiens pour savoir que les Loups de Toscane rappellent le surnom donné aux soldats du 78<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la brigade toscane qui furent engagés en ce lieu lors de la 10<sup>e</sup> offensive de l'Isonzo, en juin 1917. Cette sculpture est complétée par une colonne à la mémoire du major Randaccio qui commandait cette brigade. Les statues des Loups de



Toscane furent installées en ces lieux en 1938. Les plus visibles sont donc les monuments de l'entre-deux-guerres : la grande stèle à Virgile, installée par le comité triestin « Athènes et Rome » est datée à la fois dans le calendrier grégorien (XV OTT. MCMXXX) et dans le calendrier fasciste (VIII EF).

- 13 À cette statuaire des années 1920-1930 s'est surimposé un nouvel appareil monumental plus récent, plus discret dans la forme mais tout aussi significatif. À moins d'un kilomètre au nord du Timavo, au bord de la route, une grande stèle de plus de 2 mètres de haut a été érigée en 2004 à l'initiative de la Ligue nationale et avec l'aide de la Province<sup>3</sup>. Le paysage monumental est donc à la fois riche et passablement confus. Il juxtapose ou mêle deux logiques monumentales distinctes, à la fois quant aux types de monuments et quant aux rapports qu'ils entretiennent avec le temps et avec l'espace :
  - D'une part, les monuments saturent l'espace des combats de 1915-1917, monuments italiens en général, ils marquent l'échec italien à percer le front austro-hongrois. Les emplacements de ces monuments sont étroitement liés aux événements, sans souci premier de visibilité (monument au 65<sup>e</sup> régiment d'infanterie par exemple situé à l'écart de tout chemin). Ils entretiennent le souvenir d'un moment particulier, leur localisation est contrainte et ils fonctionnent comme marqueurs du souvenir historique.
  - D'autre part, les monuments liés à la limite (arc de triomphe, stèle virgilienne...), indépendamment de tout événement particulier, qui confèrent au lieu une valeur symbolique forte. Ils sont régis par un impératif de visibilité, la plupart d'entre eux se trouvant au bord de la grande route, et même par un souci de co-visibilité de façon à constituer un ensemble cohérent. La localisation dépend davantage d'un choix et commémore non pas un instant précis (même s'ils s'en donnent parfois l'apparence) mais la superposition en un seul lieu de multiples strates chronologiques.
- 14 Les logiques de visibilité et les événements historiques du dernier demi-siècle font que les monuments de la limite ont conservé une plus grande activité qui n'est d'ailleurs pas dénuée d'ambiguïté. Les deux vers suivants de Virgile surtout sont équivoques ; certes, ils décrivent bien le Timavo comme une limite : « Anténor a pu pénétrer sans péril dans le golfe d'Illyrie et jusqu'au fond du royaume des Liburnes, et franchir la source du Timavo qui, par neuf bouches à la fois, sort de la montagne avec un vaste murmure » (I, 242-246). Dans les *Bucoliques*, Virgile évoque aussi le « franchissement des roches du grand Timavo » (VIII, 6). Mais si l'on suit à la lettre le poète italien, le Timavo constitue bien la limite entre la Vénétie à l'ouest et l'Illyrie à l'est.
- 15 Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, à deux reprises, le Timavo est pour les Italiens une limite subie, contre laquelle ils butent lors des combats de 1915-1917, à laquelle ils sont renvoyés en 1947 aux termes du traité de Paris. Mais cette limite est aussi présentée comme un élément de fierté à partir du moment où l'Italie parvient à la franchir en direction de Trieste, en 1918 d'abord, puis en 1954. D'où des doublets chronologiques 1915-17 vs. 1918 et 1947 vs. 1954, la deuxième date levant au profit de l'Italie l'obstacle posé par la première. La deuxième date fait ainsi l'objet d'une monumentalisation qui consacre la résolution du problème et l'illégitimité d'une limite qui séparait Trieste de l'Italie.
- 16 Citer Virgile ancre le lieu dans la romanité, puis dans l'italianité, mais l'ambiguïté du lieu lui permet d'être également intégré, sur un mode mineur, dans une vision slovène d'appropriation incertaine, discutée et disputée. Ainsi, juste au-dessus de la source, des panneaux indicateurs bilingues en italien et en slovène ont récemment fait leur apparition, indiquant le monument aux héros de Basovizza (distant de plus de 30 kilomètres), ou citant les noms des communes slovènes et croates avec lesquelles est

jumelée la commune de Duino. Le voyageur qui prendrait le temps de lire toutes ces inscriptions comprendrait qu'il entre dans une province italienne mais où la composante slovène est restée significative. Ainsi, c'est à deux échelles d'identification politique que se réfèrent ces multiples monuments : les monuments italiens, en général anciens (sauf la stèle de 2004), se placent sur le plan de l'État ou de la province, alors que les marqueurs slovènes, plus récents, se lisent à l'échelle de la commune ou de la « communauté de montagne du Karst ».

## San Giusto ou l'accumulation univoque

- 17 La cathédrale de San Giusto et ses environs apparaissent comme le cœur monumental de Trieste. Ici, point d'ambiguïté, l'accumulation monumentale unidirectionnelle et univoque impose l'italianité de la ville. Le degré de redondance est tel que l'on ne peut s'empêcher de penser que ceux-là mêmes qui ont érigé tous ces monuments ne devaient pas être toujours si sûrs de cette italianité.
- 18 Deux hauts monuments martiaux installés à l'extrémité de l'esplanade dominant la ville : l'arc de triomphe de la Troisième armée (1929) et le grand monument aux morts de 1915-1918 (1935), dans le plus pur style de la statuaire fasciste. Si l'on y ajoute les multiples stèles apposées sur la muraille du château, sur le clocher de San Giusto, sur les maisons de la place, tous ces monuments rappellent que Trieste avait été, avec Trente, l'un des deux principaux buts de guerre de l'Italie et réaffirment que l'objectif a été pleinement atteint. Ce paysage monumental hérité de l'entre-deux-guerres s'est encore considérablement enrichi après 1945 et continue à s'enrichir de nombreuses stèles qui se comptent désormais par centaines le long des allées. Les principaux acteurs de cette monumentalisation ont été les associations régimentaires, les associations de réfugiés et la Ligue nationale.
- 19 Sur ce véritable palimpseste monumental, le plus important ne réside sans doute pas dans la lisibilité de chacun des monuments pris individuellement, mais plutôt dans l'accumulation, dans la superposition sur le même lieu de multiples strates qui, toutes ensemble, ont pour fonction première de fabriquer de la continuité et du temps long. Le sens global, né de la répétition, prime sur la signification particulière des monuments qui est souvent peu compréhensible. Cette discrétion s'explique aussi par la présence de monuments honorant la mémoire des soldats italiens morts en Éthiopie, en Espagne aux côtés des franquistes ou sur le front russe... Les épisodes liés au fascisme sont ainsi intégrés dans le continuum sans qu'il soit besoin d'y faire explicitement référence. Ici, les monuments anciens, les monuments historiques et les monuments intentionnels se mêlent et produisent un amalgame très fort où ces typologies jadis proposées par Riegl (1903) n'ont plus cours. Se mêlent ainsi des monuments dédiés aux habitants de Trieste dans leur globalité, à tel groupe de combattants ou de victimes, de telle sorte que le tout et les parties se retrouvent indissolublement liés dans le souvenir. Nombreux sont les monuments qui célèbrent aussi la mémoire des Istriotes, des Dalmates et des Fiumans, ce qui renforce encore le message en étendant sa signification spatiale et en réintégrant Trieste dans sa position de capitale d'une Vénétie julienne dont ces monuments servent justement à pérenniser le souvenir. On peut parler ici d'une monumentalisation par procuration, d'une dissociation spatiale majeure issue des bouleversements géopolitiques de l'après-guerre et s'inscrivant en faux contre l'effet d'une amputation territoriale perçue comme



injuste. Cette omniprésence du message d'italianité au sens géographique le plus large écarte deux autres dimensions identitaires souvent affichées dans la région : d'une part, le souvenir de Venise, très présent à Koper ou à Gorizia, parfois de façon très artificielle<sup>4</sup>, n'a pas droit de cité à Trieste ; d'autre part, les revendications liées à la Padanie sont également absentes, l'horizon de référence étant tourné vers l'Adriatique bien plus que vers la Lombardie.

- 20 Une stèle toutefois, apposée contre le rempart nord de la citadelle, jure dans cet ensemble monumental, même si l'inscription peut sembler convenue ou anodine : « Aux Triestins morts à la guerre 1914-1918 », le tout orné d'une croix noire à fort empâtement... Par définition, aucun monument aux morts italien ne porte ces dates-là, il s'agit donc bien d'un monument à rattacher à la période autrichienne et qui, entre les lignes, dit le déchirement des habitants de Trieste, les uns ayant trouvé la mort dans les rangs des armées austro-hongroises, les autres ayant fui la ville pour s'engager dans l'armée italienne. À cette exception près, San Giusto constitue le lieu mémoriel focal de Trieste, confondant intentionnellement toutes les époques de l'histoire.

## Basovizza ou la confrontation

- 21 Dès que l'on quitte la ville et que l'on escalade vers l'est les pentes du Karst, le plateau présente un tout autre paysage mémoriel, dominé par les événements de 1945<sup>5</sup>. Dans les premiers jours de mai, l'armée yougoslave s'efforça de résorber les poches allemandes qui subsistaient sur le plateau, dont celle de Basovizza. À quelques centaines de mètres du village se trouvent deux monuments dont l'importance n'a fait que s'accroître au fil des décennies.

- La *foiba* de Basovizza est en réalité un ancien puits de mine dans lequel du matériel militaire réformé avait été jeté après 1918. Pendant les 40 jours d'occupation yougoslave, « le comité de libération nationale de Trieste annonça que des exécutions sommaires avaient été commises à Basovizza » (Pupo et Spazzali, 2001, p. 25) ; au cours de l'été qui suivit, les troupes anglo-néo-zélandaises récupérèrent des corps qui avaient été précipités dans la *foiba*, puis d'autres fouilles eurent lieu en 1948 et en 1953. Progressivement la *foiba* s'installa donc dans les représentations comme un des lieux majeurs de la répression yougoslave, et en 1959, l'orifice fut couvert d'une lourde dalle de béton. Ce fut le début de la monumentalisation qui ne fut réellement complétée que dans les années 1980 : en 1980, la *foiba* fut déclarée « monument d'intérêt national », mais en 1981 encore, le président Pertini en visite à Trieste préférait ne pas s'y rendre (Bosetti, 2006, p. 389).

- 22 En 1991, le président italien Cossiga vint se recueillir devant la *foiba* qui fut classée « monument national » l'année suivante. Le président Scalfaro vint à son tour en 1993 et une plaque fut apposée « pour réparer l'oubli des gouvernants envers les victimes des *foibe* ». Ces dates coïncident avec la disparition de la Fédération de la Yougoslavie et les indépendances slovène et croate. Dans ces années, l'Italie émit en effet des revendications pour que les États successeurs de la Yougoslavie versent des réparations aux Istriotes expulsés après 1945, et la réactivation de ces lieux de mémoire s'inscrivait dans ce contexte de bras de fer diplomatique. On peut noter que les auteurs des massacres ne sont jamais précisément désignés, pour ne pas envenimer davantage les relations et ne pas hypothéquer l'avenir. C'est même le cas de la stèle rajoutée en 2004 par la fédération *grigioverde* et le comité pour l'histoire des *foibe* : le texte très vindicatif évoque « la soif de conquête, de haine et de vengeance », honore les victimes qui

avaient commis « la seule faute d'être Italiens », mais n'est pas plus explicite quant aux auteurs de ces massacres.

- 23 En juin 2006, la *foiba* de Basovizza faisait l'objet de grands travaux : réfection de la dalle, création d'un vaste espace enclos, construction d'un centre d'interprétation qui se charge de reformuler le message mémoriel et d'imposer une version officielle. Ces grands travaux parachèvent en même temps un travail de sélection par rapport à d'autres *foibe* également monumentalises (*foiba* n° 149 d'Opicina par exemple à quelques kilomètres de là). La *foiba* de Basovizza devient ainsi peu à peu un monument historique.
  
- 24 Ces monuments italiens doivent être mis en regard d'un autre haut lieu tout proche qui illustre une mémoire slovène des événements. À un kilomètre environ de la *foiba* se trouve en effet le monument « aux héros de Basovizza », quatre résistants anti-fascistes, Slovènes de Trieste, qui furent exécutés en ces lieux le 6 septembre 1930. Dès la Libération, en 1945, une colonne fut érigée sur le lieu de ces exécutions alors que le statut territorial de ces villages slovènes n'était pas encore réglé. Le marquage symbolique de l'espace pouvait, dans ces conditions, représenter la prise d'un gage dans les négociations à venir. Basovizza étant resté italien, et le monument se trouvant si proche de la *foiba*, la commémoration a vite pris une tournure conflictuelle, et l'une des plaques sur la colonne égrène la longue liste des 10 profanations dont le monument a été l'objet entre 1956 et 1997. Ainsi, à travers ce dispositif, le monument transmet-il à la fois la mémoire de l'événement lui-même et, indirectement, le rejet dont ce souvenir fait l'objet de la part des Italiens de Trieste les plus nationalistes. Le tout est aujourd'hui situé au cœur d'un vaste parc paysager entretenu par l'Union pour la coordination des villages du Karst, qui fait du monument et de ses environs un lieu de promenade, mais aussi le principal lieu de la mémoire slovène de Trieste. La patrimonialisation du parc joue sur deux registres : un registre historique et politique d'une part, et un registre naturaliste de l'autre puisque les visiteurs sont aussi invités à découvrir les paysages du Karst (la lande, la pinède, les bois de chênes...). Ainsi, le relais n'est-il pas seulement de l'ordre de l'historicité mais aussi de l'inscription paysagère, et c'est bien la notion de paysage culturel qui tend à s'imposer.
  
- 25 Autour de ces deux lieux que sont la *foiba* et le monument aux héros de Basovizza, on observe encore, au cœur du village de Basovizza, un monument aux Partisans jouxtant l'église. Dans le cimetière, les inscriptions sur les monuments aux combattants morts sont bilingues, et l'une d'elles proclame « La patrie reconnaissante, république socialiste fédérale de Yougoslavie ». Sur la route qui mène à Basovizza, là où se sont affrontés soldats allemands et yougoslaves, j'ai recherché en vain le champ de bataille indiqué sur la carte, sans trouver le moindre monument, la moindre stèle : si bien que les deux principaux monuments, la *foiba* et le monument aux héros, cristallisent le souvenir autour des conflits entre Italiens et Slovènes-Yougoslaves et évacuent *de facto* le souvenir de la guerre contre l'occupant allemand. Ce sont ainsi deux visions de l'histoire qui se déploient et deux discours qui se réorganisent au gré des ajustements monumentaux, des initiatives associatives et des autres relais mémoriels, comme la populaire « balade aux héros de Basovizza » composée par Paula Ličen Zavrtanik. Les chronologies de mise en mémoire ont en effet fonctionné selon des logiques différentes, immédiates pour le monument slovène, différées de plusieurs décennies pour la *foiba*, entrecroisées depuis une quinzaine d'années.

- 26 La consolidation progressive de ces paysages mémoriels n'a pas atténué la dimension polémique des lieux. À Trieste, l'hommage rendu aux quatre Slovènes est souvent contesté au motif que l'organisation TIGR (Trieste, Istrie, Gorizia, Rijeka) à laquelle ils appartenaient, recourait à des actions qualifiées de terroristes. Quant à la *foiba*, elle reste l'objet d'une polémique historiographique qui touche à la réalité et à l'ampleur des massacres. Si ce n'est pas le lieu ici de reprendre les arguments échangés lors de cette polémique, on peut juste relever que les preuves historiques des massacres commémorés à la *foiba* de Basovizza prêtent à discussion (Cernogoi, s.d., 2002). Les évolutions progressives des inscriptions sur les stèles marquent la lente maturation d'un discours historique qui, au visiteur, apparaît figé dans son incarnation monumentale. La *foiba* est ainsi devenue au fil des décennies un véritable lieu de la mémoire triestine ; le terme de *foiba*, istriote à l'origine et qui servait à désigner les gouffres, n'était pas connu sur le Karst comme un terme topographique vernaculaire. La construction d'un centre de la mémoire au bord de la *foiba* devrait achever de marquer ce lieu et de l'associer aux massacres du printemps 1945 et à la représentation que s'en font une partie des Triestins. Ces trois lieux emblématiques doivent maintenant être replacés dans leur environnement mémoriel à l'échelle de la région frontalière.

## Typologie et signification

- 27 Il convient tout d'abord de faire la part du dit et du non-dit dans ces paysages mémoriels que composent les monuments. L'histoire de Trieste depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire depuis la montée en puissance des nationalismes, a vu la confrontation de trois groupes de population, Autrichiens, Italiens et Slovènes. Or, la présence autrichienne, et celle des autres peuples de l'Empire, est extrêmement discrète, elle a été pour ainsi dire gommée de l'espace public si bien que les monuments installent Slovènes et Italiens dans un face à face réducteur et pourtant complexe : chacun des deux groupes a été successivement ou simultanément dominant et dominé, bourreau et victime, vainqueur frustré et vaincu humilié, et les monuments rendent compte de ce rapport difficile à l'autre et à l'espace frontalier. Mais pour autant, le discours porté par les monuments et leur appareil d'accompagnement s'efforce de ne jamais ethniciser explicitement l'autre, mais de le désigner plutôt comme fasciste ou comme communiste ou comme totalitaire, voire comme étranger, sans que personne ne soit dupe de qui est réellement visé. C'est aussi une façon de dépasser les enjeux strictement locaux et de les inscrire dans l'histoire de l'Europe. Seuls les Allemands, occupants de 1943 à 1945, sont nommément désignés.
- 28 La mémoire mise en scène et entretenue par les monuments est donc avant tout une mémoire de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle qui s'appuie aussi sur les commémorations sans fin des dates-clés de cette histoire. Cette propension à la commémoration est alimentée par la confrontation conflictuelle avec la mémoire de l'Autre, niée et obsédante, elle nourrit l'accumulation monumentale car chaque anniversaire amène son lot de nouvelles stèles. La pratique italienne des rassemblements annuels d'associations d'armes entretient cette mémoire du conflit, de la revendication frontalière et lui redonne sans cesse de l'actualité. La coïncidence des 50 ans de 1954 et de l'entrée de la Slovénie dans l'Union européenne aurait pu apparaître comme l'occasion d'un apaisement. Dans les faits, rien de moins évident. On a plutôt l'impression que, chez les

nostalgiques de l'Istrie italienne, la normalisation des relations, le gommage progressif de la frontière auraient plutôt attisé la crainte de voir s'installer l'oubli avant que « justice » ait été rendue, d'où le regain de commémorations et de monuments dans la mesure où ce registre mémoriel est le seul où la confrontation reste encore possible, à partir du moment où il n'y a plus de frontière ni de mur pour mettre l'Autre à distance.

29 Ainsi, les différents monuments et groupes de monuments peuvent être caractérisés à partir d'une grille de lecture mobilisant trois critères :

- Visibilité : c'était au départ le facteur qui nous était apparu comme le plus évident (Gauchon, 2004) ; or il faut le relativiser car certains monuments cherchent à marquer l'espace par leur forme élancée ou massive et par leur implantation sur un lieu dégagé. Mais d'autres fonctionnent plutôt sur un principe d'authenticité de leur localisation, lorsqu'ils ont pour fonction de marquer et de conserver le souvenir du lieu précis d'un événement, comme nous l'avons vu sur les champs de bataille du Timavo. Lorsque le projet vise à saturer l'espace de multiples monuments, tous ne peuvent pas satisfaire au principe de visibilité maximale.
- Lisibilité : l'inscription lapidaire, aux deux sens du terme, est par définition assez concise. Au moment où le monument est érigé, elle est conçue pour transmettre un message, pour pérenniser un souvenir. Telle ou telle stèle en l'honneur d'un personnage célèbre en son temps risque de n'être plus accessible un jour qu'à quelques érudits. Le recours à des représentations codifiées qui pouvaient être compréhensibles en leur temps (« Loups de Toscane », dates comptées en années fascistes...) accélère la perte de lisibilité.
- Continuité : elle est directement liée aux précédentes variables auxquelles s'est combiné le souci de conserver au monument son actualité. Si la monumentalisation de la *foiba* de Basovizza a été relativement tardive, on a vu que depuis les années 1980, les stèles n'avaient fait que s'ajouter les unes aux autres et les grands travaux en cours prouvent le souci de conserver à ce « haut lieu », toute sa force discursive. C'est ce que voulait dire Pierre Nora lorsqu'il parlait de lieux où la mémoire travaille. À l'inverse, les monuments liés à la Première Guerre mondiale autour du Timavo et du Monte Ermada sont le plus souvent restés dans leur état initial et finissent par témoigner, autant que de faits d'armes, d'une phase de monumentalisation elle-même fort éloignée de nous.

30 Chaque monument cherche donc à pérenniser une mémoire perçue comme niée par l'autre ; affirme un niveau d'appropriation de l'espace dans une stratification complexe ; et fonctionne comme un gage pris sur un arbitrage ultérieur. Sur cette base commune, et en fonction des dosages variables, nous pouvons distinguer quatre secteurs assez caractéristiques au sein de la zone d'étude.

## Les villages du Kras slovène, entre Kostanjevica et Lokev

31 Sur ce long plateau de 40 kilomètres sur 8, rattaché au royaume d'Italie après 1919, les marquages liés à l'Italie ont quasiment disparu ; les cimetières militaires aménagés après la Première Guerre mondiale ont progressivement disparu, au fur et à mesure que les Italiens rassemblaient leurs morts dans les trois grands ossuaires de la vallée de l'Isonzo (à Caporetto / Kobarid, à Oslàvia et à Redipùglia)<sup>7</sup>.

32 La mémoire des combats de 1915-1917 n'a toutefois pas été systématiquement gommée et a fait l'objet d'une monumentalisation sélective. Dans ce secteur de Lokvica, un circuit type « sentier du patrimoine » a été aménagé le long de la route militaire Erzherzog Joseph Strasse passant par divers petits monuments historiques : siège de Borojevičev sculpté dans un roc, point d'eau où les soldats venaient se ravitailler. De

grands cimetières autro-hongrois classés « biens culturels » par la république de Slovénie ont été restaurés entre 1998 et 2004 : à Štanjel (5 564 soldats enterrés), à Goranjsko (plus de 10 000 soldats enterrés), à Sveto (3 000 soldats enterrés, majoritairement Hongrois), à Sežana... Ces cimetières sont très dégradés, il ne reste par exemple que 6 pierres tombales à Štanjel, mais cet effort de remise en état a participé d'une politique de normalisation des relations avec l'Autriche et la Hongrie lors des années qui précédèrent l'entrée dans l'Union européenne. Ce qui domine surtout dans le paysage monumental du Kras, ce sont les innombrables monuments aux partisans qui ont combattu entre 1941 et 1945, omniprésents, dans une stratégie de saturation de l'espace que l'on retrouverait à l'identique dans toute l'ex-Yougoslavie. Dans les 35 villages, hameaux ou lieux-dits de la commune de Komen (103 km<sup>2</sup>, 3 515 habitants), plus de vingt monuments, stèles, plaques commémoratives à la mémoire des Partisans ont été recensés (Fakin, 2004). La plupart d'entre eux sont ornés d'une étoile rouge à laquelle s'ajoutent les sigles de l'Armée de libération nationale (NOB) ou du Front de libération slovène (OF).

## Le littoral de la Slovénie et sa minorité italienne

- 33 La façade littorale de la Slovénie, issue du découpage entre les républiques yougoslaves, est des plus étroites : 47 kilomètres en tout et pour tout, entre Ankaran et les salines de Portorož. Les trois communes qui s'y égrènent, Koper, Izola et Piran, constituaient dans l'entre-deux-guerres le Nord de l'Istrie rattachée à l'Italie par le traité de Rapallo (1920). De cette époque date toute une série de monuments dont certains furent fondus par les Allemands, comme le monument à la mémoire de Nazario Sauro, combattant italien de la Première Guerre mondiale, dont la destruction fut achevée en 1952 (Bosetti, 2006, p. 369) ; d'autres furent conservés tout au long de la période yougoslave, telle la stèle apposée en 1926 par la Société nationale pour l'histoire du *risorgimento* en Istrie et à Trieste en hommage à Carlo Combi (1827-1884), meneur de l'agitation nationaliste qui avait dû s'exiler à Venise. Si de tels monuments sont restés en place, dans un espace public où le bilinguisme institutionnalisé est très présent, c'est parce que ces trois communes comptent aujourd'hui entre 25 et 50 % d'habitants de langue italienne.
- 34 La présence de cette minorité italienne explique les spécificités du paysage mémoriel dans ces communes du littoral. Dans plusieurs cas, on a nettement l'impression que les monuments sont autant de réponses à ceux que l'on peut trouver dans Trieste. Sans compter que l'odonymie est elle aussi très caractéristique, avec par exemple, dans Koper, une rue Garibaldi recoupée d'un côté par une ruelle du Triglav et débouchant de l'autre sur la place Tito ! Un relevé exhaustif des noms de rues ferait toutefois apparaître une prédominance des noms se référant à la Slovénie et à son histoire. La conservation des odonymes italiens s'est effectuée sur la base d'un tri politique, d'où la présence d'une rue Gramsci dans Piran. Ici, l'appareil mémoriel complexe a joué un rôle politique évident pendant la période yougoslave, faisant une place à la population italienne en même temps qu'à la lutte antifasciste, et il a été conservé en l'état depuis 1991.

## Les villages de la province de Trieste

- 35 La plus petite des provinces italiennes n'est assurément pas la plus simple ! On sait que les villages du *Carso*, à majorité slovène, sont restés dans le giron italien pour assurer la continuité territoriale entre Trieste et le Frioul. Cette situation particulière explique que les monuments y ont assumé un rôle de contre-marquage et de contestation du tracé de la frontière par les populations slovènes. Ici, les monuments slovènes sont beaucoup plus nombreux que les monuments italiens, et ils sont l'objet d'une attention soutenue ; au centre culturel slovène de Trieste sont ainsi conservés plusieurs dizaines de dossiers très documentés sur chacun des monuments aux Partisans disséminés à travers les villages de la province.
- 36 À Prosecco, le monument aux Partisans (Figure 3) est très explicite puisqu'il arbore une haute sculpture formée de trois triangles juxtaposés. Il s'agissait là de l'emblème du Front de libération slovène créé en 1941 (OF : *Osvobodilna Fronta*), dont la forme évoquait ouvertement la silhouette du Triglav, point culminant et représentation symbolique de la Slovénie. Ce monument rappelle que les partisans tués étaient majoritairement slovènes, que les habitants de Prosecco doivent encore être considérés comme tels, mais aussi que le village lui-même s'ancre symboliquement dans l'espace slovène, indépendamment du tracé de la frontière. De même, dans le cimetière de Trebiciano, un monument est frappé du blason de la Slovénie et de l'étoile rouge.
- 37 Sans doute trouve-t-on aussi quelques cimetières austro-hongrois, mais ils sont ici rarement signalés, beaucoup moins monumentaux et beaucoup plus discrets que sur le Kras, comme par exemple celui qui occupe le fond d'une petite doline à l'est d'Aurisina. Les monuments entretiennent donc la spécificité de ces villages slovènes, par-delà les brassages de population et l'évolution de données linguistiques.



Figure 3 : Monuments aux Partisans dans les villages du plateau



Christophe Gauchon

## La ville de Trieste

- 38 Comme nous l'avons déjà envisagé avec la colline de San Giusto, le contraste est frappant avec les villages alentour. Deux monuments marquent d'ailleurs les limites de la ville : sur l'ancienne route d'Istrie, la colonne de 1816, et sur le col qui domine la ville, le grand obélisque érigé en 1830 pour marquer l'achèvement de la route de Vienne.
- 39 La ville a donc gardé quelques monuments de l'époque autrichienne qui nourrissent son « identité de frontière » : une statue en bronze de l'empereur Charles VI sur la place de la Bourse ou une monumentale statue de Sissi devant la gare. L'héritage autrichien est aussi rappelé en permanence par l'urbanisme du quartier thérésien et du borgo Giuseppino ou par l'architecture des villas d'agrément, au premier rang desquelles le très aristocratique château de Miramar. Mais cette strate mémorielle a aussi été conservée pour mieux mettre en valeur, par effet de contraste, la libération de la ville. Car dans Trieste, le paysage mémoriel s'organise essentiellement autour du rattachement de la ville à l'Italie en 1918 : sur le port, le môle *Audace* tire son nom du torpilleur italien qui y accosta le 3 novembre ; à quelques dizaines de mètres de là, un bersagliere de bronze sort tout armé de l'Adriatique (statue de 1997). Plus loin à l'ouest, le phare de la Victoire, haut de 70 mètres et inauguré en 1927 par Victor-Emmanuel III, témoigne de la prise de possession par l'Italie du vieux port autrichien.
- 40 À ces monuments liés à la fin de la Première Guerre mondiale répond le très spectaculaire Temple national du Monte Grisa édifié en 1959 sur un sommet dominant Trieste, près du village de Prosecco. Sa construction fit suite à un vœu prononcé le 30

avril 1945 par les Triestins « pour le salut de Trieste » (*per la salvezza di Trieste*) et perpétue la tradition de la consécration de l'Italie à Marie. Cette haute pyramide de béton armé est visible de toute la baie et témoigne de la peur qui s'était emparée des Italiens de Trieste à la veille de l'entrée des Yougoslaves. Lorsqu'en 1954 le danger sembla totalement écarté, la construction de cette église referma la page de l'immédiat après-guerre. Vus depuis le sommet de San Giusto, le phare de la Victoire et Monte Grisa forment un alignement monumental qui marque la baie d'une puissante empreinte. Mais si nous voulons, comme nous y invite J. Chesneaux, traquer aussi les non-dits historiques et mémoriels (1996, p. 161-162), il faut noter combien se retrouve marginalisée dans Trieste toute trace de la mémoire slovène qui se résume ici à deux monuments : via Filzi, l'ancien hôtel Balkan qui abritait la maison de la culture slovène, incendié en 1920 et reconstruit après-guerre (stèle apposée en 2004). À l'entrée du grand cimetière de la ville, on trouve aussi un monument bilingue « aux morts de la guerre de libération », pavoisé des couleurs slovènes.

- 41 De même, les monuments liés aux deux années d'occupation allemande entre 1943-1945 produisent un discours univoque où les Italiens sont systématiquement désignés comme antifascistes et comme victimes au même titre que les Slovènes et les juifs de Trieste. La muséographie de la rizerie de San Sabba, qui fut alors transformée en camp de concentration nazi, est éloquente à cet égard : en mettant exclusivement l'accent sur les souffrances endurées pendant cette occupation allemande, l'appareil mémoriel occulte toutes les souffrances des vingt années de l'ère fasciste, dont je n'ai jamais trouvé trace sur aucun monument de Trieste.
- 42 Le paysage mémoriel de part et d'autre de la frontière continue donc à évoluer, et la concomitance en 2004 du 50<sup>e</sup> anniversaire du mémorandum de Londres et de l'entrée de la Slovénie dans l'Union européenne a marqué une nouvelle étape dans la constitution de ce paysage. Les missions de terrain effectuées durant l'hiver 2005 ont révélé une forte actualité de cette mémoire douloureuse de la frontière. Le 10 février 2005 s'est en effet déroulée la première célébration du « Jour du souvenir » instauré par la loi italienne du 30 mars 2004 et organisée par le ministère des Italiens du monde « en mémoire de l'exode des habitants de l'Istrie, de Fiume et de la Dalmatie et de la tragédie des *foibe* ». Les attendus de la loi stipulaient : « Il est de notre devoir de conserver, de valoriser et de transmettre aux générations futures le caractère italien de l'histoire et de l'identité culturelle de Fiume, de l'Istrie et de la Dalmatie ». Cette remise en cause implicite mais flagrante du traité de Paris de 1947 trouvait aussi son sens dans la perspective des négociations pour l'entrée de la Croatie dans l'Union européenne.
- 43 Dans une ville hantée par les frayeurs obsidionales, les projets de nouveaux monuments suscitent de vives polémiques : en 2005, alors que le gouvernement Berlusconi envisageait de donner aux anciens soldats de la république de Salò le statut d'anciens combattants, le débat à Trieste porta sur l'érection, place Goldoni, en contrebas du Parc du souvenir, d'un monument « aux victimes des régimes totalitaires ». La contestation vint du fait que ce monument aurait honoré, entre autres, les Italiens auxiliaires des troupes allemandes tués au combat par les Partisans ou les armées yougoslaves. L'amalgame était ainsi vigoureusement dénoncé par les associations antifascistes réunies au sein du collectif *Promemoria*.
- 44 Le paysage mémoriel de Trieste et des environs retrace donc tout un pan de l'histoire de la construction territoriale de l'Italie et, indirectement, de la Slovénie. La

suraccumulation de monuments rend simultanément présents tous les moments fort de cette histoire et finit par brouiller la perception du temps.

- 45 La frontière spatiale s'inscrit ainsi dans une marge suspendue hors du temps commun. Du côté italien, cette imbrication permanente du passé et du présent est illustrée par les monuments qui perpétuent le souvenir de territoires qui se sont retrouvés hors des frontières après 1945. Du côté slovène, la présence de monuments yougoslaves conservés tels quels 15 ans après l'indépendance, signale ce souci de s'ancrer dans un temps plus long. Le Carso se déploie ainsi en deux méta-territoires mémoriels en surimpression, l'un marquant le repli de l'espace italien adriatique inscrit sur les monuments des *foibe*, l'autre rappelant sans cesse la présence slovène dans les villages entourant Trieste. Il convient toutefois de noter que la quasi-totalité de ces monuments perpétue le souvenir d'une frontière d'affrontement et qu'ils apparaissent de ce fait assez anachroniques entre deux pays membres de la même alliance militaire (OTAN) et de la même construction politique (Union européenne).
- 46 Ces dispositifs mémoriels constituent donc autant de précieuses ressources pour comprendre combien les représentations de la frontière se complètent, se répondent ou se contredisent. Loin de n'apparaître que comme des héritages, ils sont les éléments actifs d'une reformulation permanente des enjeux politiques et territoriaux. Il conviendrait maintenant d'aller vérifier sur d'autres terrains si cette lecture des paysages monumentaux et mémorielle peut être aussi féconde.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME, 1969, *Il parco della Rimembranza*, Trieste, éd. Associazione italiana maestri cattolici, 18 p.
- ARA, Angelo et MAGRIS, Claudio, 1991, *Trieste, une identité de frontière*, Paris, Le Seuil (rééd. 2008), 286 p.
- BOSETTI, Gilbert, 2006, *De Trieste à Dubrovnik, une ligne de fracture de l'Europe*, Grenoble, éd. ELLUG, 424 p.
- BUFON, Milan et KALC, Aleksej, 1990, *Krajevni Leksikon Slovencev v Italiji. Prva Knjiga : Tržaška Pokrajina*, [Dictionnaire local des Slovènes en Italie, premier volume, Les environs de Trieste], Trst, Založništvo Tržaškega tiska, 351 p.
- BUFON, Milan, 2002, « Slovenia – a European contact and border area », *Annales*, XII, n° 2, p. 445-472.
- CERMELJ, L., 1936, *Life-and-death struggle of a national minority: the Yugoslavs in Italy*, Ljubljana, Yugoslav Union of league of Nation Societies-LNS, 260 p. (rééd. 1945, 219 p.)
- ČERNE, Andrej, 2001, *National atlas of Slovenia*, Ljubljana, Rokus publishing house, 191 p.
- CHESNEAUX, Jean, 1996, *Habiter le temps. Passé, présent, futur : esquisse d'un dialogue politique*, Paris, Bayard éditions, 2<sup>e</sup> éd. 1998, 344 p.

- CIRNOGOI, Claudia, 2002, « La foiba di Basovizza », *La Nova Alabarda*, dossier n° 4, Trieste, 28 p. (version mise à jour en mai 2005 sur le site internet de la revue).
- CIRNOGOI, Claudia, s.d., « Foibe tra storia e mito », Trieste, *La Nova Alabarda*.
- DAMI, A., 1976, *Les frontières européennes de 1900 à 1975, histoire territoriale de l'Europe*, Genève, éd. Médecine et hygiène, 376 p.
- DASSOVICH, Mario, 1992, *All'orizzonte di Trieste : un'altra frontiera*, Trieste, éd. Lint, 473 p.
- DE CASTRO, D., 1982, *La questione di Trieste*, Trieste, éd. Lint, 2 vol. , 958 et 1112 p.
- DE GRASSI, Marino, 1996, *Il confine mobile, Atlante storico dell'Alto Adriatico 1866-1992*, Monfalcone, éd. della Laguna, 106 p. + 17 cartes.
- DUROSELLE, Jean-Baptiste, 1963, *Le conflit de Trieste 1943-1954*, éd. de l'Institut de sociologie de l'université libre de Bruxelles.
- FAKIN, Jasna (dir.), 2004, *The Karst between Štanjel and Duino / Devin*, Komen, éd. Municipality of Komen, 104 p.
- GAUCHON, Christophe, 2004, « Les monuments du passage », *Actes du colloque « Franchir les montagnes »*, coll. EDYTEM, *Cahiers de géographie*, n° 2, p. 53-64.
- GRATTON, G., 1946, *Trieste, clef de voûte de la paix*, Paris, G. Le Prat, 70 p.
- GUICHONNET, Paul et RAFFESTIN, Claude, 1974, *Géographie des frontières*, Paris, PUF, 224 p.
- JERI, Janko, KUŠEJ, Gorazd *et al.*, 1975, *Slovenci v Italiji po Drugi svetovni vojni* [Slovènes et Italiens dans la Seconde Guerre mondiale], Ljubljana-Koper-Trst, co-éd. Cankarjeva založba – Primorski tisk – Založništvo Tržaškega tiska, 660 p.
- KARAPANDZIEH, B. M., *The bloodiest Yugoslav spring, 1945 – Tito's Katyns and gulags*, New York, Carlton Press.
- LE LANNOU, Maurice, 1947, « La Vénétie julienne, étude de géographie politique », *Annales de géographie*, n° 301, p. 13-35
- LEPRETTE, J., 1949, *Le statut international de Trieste*, Paris, éd. Pedone, 229 p.
- MARCO, Elena, 1998, *Trieste*, Paris, éd. Autrement, 224 p.
- MELIK, Anton, 1946, *Trieste et la Yougoslavie du Nord*, Ljubljana, Institut scientifique, 20 p.
- MICOUD, André, 1991, « La production symbolique des lieux exemplaires », dans Crépu et Figuiet (dir.), *Des Hauts Lieux, la construction sociale de l'exemplarité*, Paris, éd. du CNRS, p. 7-15.
- NICOD, Jean, 2004, « Les nouvelles frontières dans l'espace dinarique : résurgences historiques et ethniques, adaptations locales au relief et quelques limites aberrantes », *Méditerranée*, n° 3-4, p. 5-20.
- POCHE, Bernard, 1993, « La 'slovénité' à Trieste, une réalité sociale ou un mythe culturel et historique ? », *Novecento*, Grenoble, revue du CERCIC, n° 17, p. 11-36.
- PUPPO, Raoul et SPAZZALI, Roberto, 2001, *La foiba di Basovizza : monumento nazionale*, Trieste, éd. commune de Trieste, 40 p.
- QUARANTOTTI GAMBINI, Pierantonio, 1953, *Printemps à Trieste*, Paris, del Duca, 347 p.
- RAFFAELLI, Sergio, 2006, « Les noms de rue », dans Isnenghi (dir.), *L'Italie par elle-même, lieux de mémoire italiens de 1848 à nos jours*, Paris, Éd. rue d'Ulm-ENS, p. 125-153.

- RETTL, Lisa, 2006, *PartisanInnen Denkmäler, Antifaschistische Erinnerungskultur in Kärnten*, Innsbruck, Studien Verlag, 331 p.
- RIEGL, Aloïs, 1903, *Le culte moderne des monuments, son essence et sa genèse*, réed. fr. Paris, Le Seuil 1984, 125 p.
- ROGLIC, Josip, 1945, *La marche julienne, aperçu géographique*, Sušak, éd. de l'Institut adriatique, 78 p.
- SANGUIN, André-Louis, 1996, « La communauté submergée : les Italiens de l'Istrie croate et slovène », *Bulletin de l'Association des géographes français*, n° 1, p. 55-64.
- SANGUIN, André-Louis et B. MRALK, 2003, « La frontière Italie-Slovénie dans le contexte de l'élargissement de l'Union européenne », *Annales de géographie*, n° 632, p. 357-381.
- SCHIFFRER, Carlo, 1946, *La Venezia Giulia, saggio dei limiti nazionali italo-jugoslavi*, Rome, Stabilimenti topografici C. Colombo, 122 p.
- SCHIFFRER, Carlo, 1992, *Dopo il ritorno dell'Italia : Trieste 1954-1969*, Udine, del Bianco éd., 288 p.
- STUPARICH, Giani, 1948, *Trieste dans mes souvenirs*, éd. fr. 1999, Paris, éd. C. Bourgois, 301 p.
- TOMIZZA, Fulvio, 1995, *Alle spalle di Trieste*, Milan, éd. Bompiani, 245 p.
- VOGHERA, Giorgio, 1989, *Anni di Trieste*, Gorizia, éd. Goriziana, 267 p.
- ZIMMERMANN, Maurice, 1920, « L'ethnographie de la frontière nord-italienne », *Annales de géographie*, p. 146-149.

## NOTES

1. Il est impossible de tout citer : les études yougoslaves (Melik, 1946, ou Roglic, 1945) et italiennes (Schiffner, 1946 ; D. de Castro, 1982 ; l'atlas de De Grassi, 1996), les travaux des géographes français (Zimmermann, 1920, p. 146-149 ; M. Le Lannou, 1947, p. 13-35), des juristes (Leprette, 1949) et des historiens (Duroselle, 1963), d'autant plus que les nouveaux développements liés à l'indépendance slovène acquise en 1991 ont renouvelé l'intérêt pour la frontière de Trieste (très bonne mise au point cartographique de A. Dami, 1979).
2. Ce travail s'appuie sur six missions de terrain menées entre 2001 et 2006 dans le cadre du programme bilatéral Proteus. Dans la région de Trieste (Trst en slovène), chaque lieu est désigné par un double toponyme. Pour ne pas multiplier les arbitrages délicats, nous avons pris le parti d'utiliser ici les noms italiens pour les lieux situés du côté italien de la frontière et les noms slovènes pour les lieux situés du côté slovène.
3. On y lit : "Le 26 octobre 1954, après des années de douloureuse attente, finit par se lever la barrière inique qui séparait Trieste de la mère patrie italienne". Cette stèle se trouve à proximité de la limite de la province, c'est-à-dire de la limite du Territoire libre de Trieste entre 1947 et 1954.
4. Pendant la période fasciste, un bas-relief postiche représentant un lion fut ajouté au-dessus du porche du château de Gorizia. Il y avait là une volonté d'affichage vénitien, dans une ville qui, dans l'orbite du Tyrol depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, n'avait jamais été vénitienne !
5. Un récit précis des événements de 1945 autour de Trieste est donné dans Pupo, 1992.
6. Au sens où l'entend Micoud, 1991, p. 8.
7. Il n'y a qu'au-dessus du village de Lokvica que j'ai retrouvé un très modeste cimetière militaire italien au fond d'une toute petite doline, dûment signalé, mais dans un état de quasi-abandon.

---

## RÉSUMÉS

La frontière italo-slovène autour de Trieste a été parmi les plus étudiées sur les plans géographique, historique et juridique. Mais une dimension a rarement été entrevue, celle du marquage territorial de cette frontière à travers les multiples monuments. Ceux-ci participent d'une compréhension et d'une mémoire territoriales, et ils inscrivent dans l'espace toute une série de messages d'appartenance ou de rejet. Sur cette base sont ainsi présentés trois lieux emblématiques illustrant la diversité des paysages monumentaux autour de cette frontière : les alentours immédiats de la source du Timavo ; le sommet de la colline de San Giusto et le village de Basovizza. On peut ainsi dégager quatre régions où les configurations monumentales et mémorielles s'organisent de façon très différente : les villages du Karst du côté slovène de la frontière, le secteur du littoral slovène, les villages de la province de Trieste et la ville de Trieste elle-même. Dans chacune de ces régions, les monuments traduisent différents dosages des mémoires italiennes, slovènes et autrichiennes et expriment dans l'espace différents rapports au temps.

The border between Italy and Slovenia around the city of Trieste (Italia) is one of the most studied, as much as there have been historical events and tragedies throughout the last century. The monuments are territorial markers and they act as encoders of a territorial memory, of messages, that this article seeks to read and decipher. It focuses on three emblematic places: 1) the surroundings of the source of the Timavo river, which represents some sort of "ideal" border delimitation; 2) the top of the San Giusto hill, at the heart of Trieste, where signs of "italianity" abound; 3) the village of Basovizza, as a place of competing memories. The study shows that there are in fact four large "regions of remembrance", where the configuration of monuments and memories differ considerably: the villages in the karst region on the Slovenian side of the border, the Slovenian shore, the villages in the province of Trieste, as well as Trieste itself. In each of them, one finds different portions of Italian, Slovenian and Austrian memories, thus expressing through space a different relation to time.

## INDEX

**Mots-clés** : frontière, monuments, lieux de mémoire

**Keywords** : Trieste, Slovenia, border, monuments, region of remembrance

**Index géographique** : Italie, Slovénie, Trieste

## AUTEUR

CHRISTOPHE GAUCHON

Laboratoire EDYTEM-CNRS – Université de Savoie

christophe.gauchon@univ-savoie.fr